

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

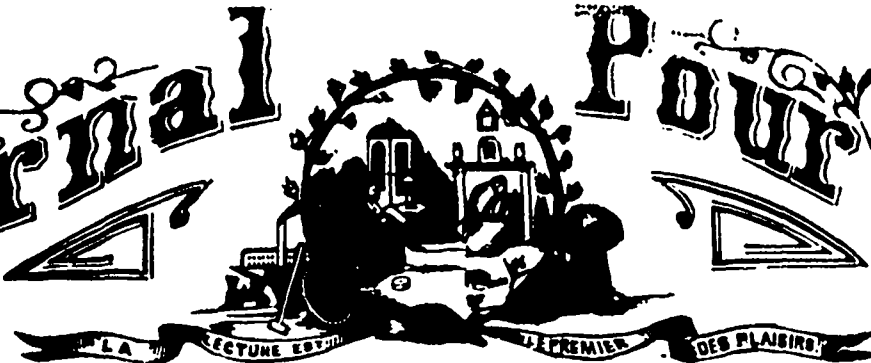
Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
										✓	

# Journal Pour Tous



Vol. II.

OTTAWA, 4 DECEMBRE, 1879.

No. 12.

## LE CHATEAU DES VIERGES.

—  
Suite et Fin.

V.

Après avoir fouillé les vestiges de l'antique manoir, sans avoir rien découvert, lord Macdonald s'assit sur un fragment de rocher d'où il embrassait la mer dans sa vaste étendue. Là, les coudes appuyés sur ses genoux, la tête posée sur ses mains et les yeux tournés sans cesse vers les rescifs où, la veille, la *Claymore* se serait infailliblement perdue sans un secours providentiel, il cherchait à rappeler à son souvenir tout ce qu'il avait entendu dire de l'être fantastique qui visitait chaque nuit ces lieux abandonnés. Lorsqu'un bruit semblable au frôlement d'une robe ayant attiré son attention, il aperçut comme une ombre blanche et légère qui se glissait le long des murailles vermoulues de l'ancienne enceinte du château.

Se lever, s'élançer à la poursuite de cette apparition singulière, ne fut pour Arthur que l'affaire d'une seconde. Déjà il approchait, déjà il distinguait une forme humaine qu'il espérait atteindre au bas d'une petite éminence qu'elle avait franchie avec la rapidité d'un trait, quand tout à coup elle s'évanouit.

Surpris au delà de toute expression, mais assuré pourtant de ne pas être le jouet d'une vision, certain d'avoir vu et bien vu quelqu'un traverser ces ruines solitaires, et désireux plus que jamais d'éclaircir cet étrange mystère, le jeune homme se cacha dans l'un des angles d'une tour qui dominait la mer et ne bougea plus.

Il y était à peine qu'au sommet de cette tour apparut une femme couverte d'un long voile blanc. D'abord elle resta inanimée comme une statue sur ce haut piédestal; puis elle détacha sa ceinture, l'agita au-dessus de sa tête pour bien s'assurer que le vent en chassait les extrémités vers le large, envoya avec la main plusieurs baisers à la vague comme si elle lui disait adieu, et disparut de nouveau.

Arthur tressaillit. Tant qu'il avait pu douter de l'exactitude des faits racontés à la taverne des *Trois Ancres*, il s'était trouvé fort et courageux,

mais une fois qu'il lui fut démontré que rien n'avait été exagéré, que tout était vrai, sa résolution s'ébranla, ses forces s'affaiblirent et, malgré lui, il se sentit pris d'une telle sorte d'effroi qu'il se colla pour ainsi dire aux murs de la tour. Bientôt la femme voilée passa à ses côtés, presque à le toucher, et il la laissa passer sans étendre le bras pour la saisir, sans songer à s'élançer après elle, se bornant seulement à la suivre des yeux.

Cependant celle-ci ne sortit pas des ruines. Revenue au pied de la petite éminence dont nous avons parlé, elle s'agenouilla devant une large pierre et se mit à prier.

Alors, Arthur, honteux de sa faiblesse, quitta sa retraite, approcha sans bruit; mais au moment où il allait se montrer, un sentiment indéfinissable de crainte et de respect l'arrêta... Oh! c'est que là, près de lui, il n'y avait plus ni fée, ni génie, ni sylphide, ni aucun de ces êtres surnaturels, enfantés par la superstitieuse imagination des montagnards écossais, il y avait réellement une femme, une jeune et sainte femme qui, le front courbé sur des débris et le sein doucement agité, priait avec toute la ferveur d'un ange, et il demeurait debout, immobile, osant à peine respirer de peur de troubler sa prière!

Tout-à-coup la jeune femme leva la tête, écarta son voile, rejette ses longs cheveux en arrière et Arthur reconnut... l'ouvrière de maître Hompson.

—Anna! s'écria-t-il.

Étonnée, tremblante, éperdue, la jeune fille veut fuir.

Il la retint.

—Oh! reste et ne crains rien, lui dit-il avec un son de voix qui trahit l'émotion de son cœur.

—Vous, ici, répond Anna, encore toute effrayée de la soudaine apparition d'Arthur, vous au château des Vierges, à cette heure!

—C'est l'instinct de mon âme qui m'y a conduit, puisque nous sommes réunis; mais, toi-même, dis, quel motif si puissant peut t'amener la nuit dans cette solitude?

—Je vais vous le dire, milord, et après vous aurez pitié de moi, n'est-ce pas? Vous me laisserez seule accomplir un devoir sacré?

—Un devoir! et lequel, mon Dieu?  
—Celui de prier sur la tombe de ma mère.

—Ta mère est là, dis-tu, là, sous cette pierre... Oh! viens, jeune fille, viens, prions ensemble.

—Vous! milord! vous! à genoux devant ce tombeau! Oh! je n'ai plus peur maintenant!

Arthur garda le silence pendant quelques instants afin de se remettre; puis prenant les mains de la jeune ouvrière et les serrant dans les siennes, il lui dit avec l'accent du plus touchant intérêt:

—Écoute, Anna, je suis un de ces hommes qui ont une foi profonde dans les desseins de la providence; si je suis allé ce matin chez maître Hompson, si je suis venu cette nuit au milieu de ces décombres c'est que Dieu a voulu me conduire vers toi pour être ton protecteur, ton ami, ton frère... as-tu la même croyance.

—Milord!

—Oh! non, tu ne l'as pas cette croyance! si tu l'avais, tu m'aurais déjà confié les secrets de ton cœur, tu m'aurais appris qui tu es.

—Maître Hompson vous l'a dit, milord, je suis orpheline; une affreuse catastrophe m'a ravi le même jour, et mon père, et ma mère.

—Pauvre infortunée! nous avons une destinée commune, car je suis orphelin aussi, moi! oh! parle, je t'écoute avec un cœur pour sentir et des yeux pour pleurer.

—Mon père, dit Anna d'une voix émue, était un capitaine armateur d'Édimbourg. Il y a un an, il revenait du Cap ayant à bord toute sa fortune; c'était sa dernière course. Ma mère et moi nous étions venues au château des Vierges pour tâcher de découvrir au loin son bâtiment. Déjà nous l'avions aperçu, nous lui faisons des signaux, nous lui montrions le port et nous nous attendions à l'y voir entrer; vain espoir! le vent se leva et le contraignit à reprendre le large, la nuit survint; avec elle une tempête affreuse et, malgré cela, nous restâmes au château dans l'espérance de revoir plus tôt le lendemain le navire de mon père... Hélas nous n'en revîmes que les débris: poussé sur cette côte funeste, au milieu de l'obscurité, il s'y était perdu!... Ma mère pâle, défaite, contemplant avec un

sourire de désespoir les planches éparses que les flots emportaient et rapportaient tour à tour, quand un cadavre vint heurter contre les rochers... à sa vue, nous poussâmes un cri et nous tombâmes à genoux, le visage caché dans le sein l'une de l'autre, car ce cadavre, milord, nous l'avions reconnu, c'était celui de mon père !... Moi pauvre enfant, oubliant l'excès de ma douleur, je cherchais à consoler ma mère ; je lui disais : ma mère ! ma bonne mère ! revenez à vous... et je soulevai sa tête, elle était décomposée !... Je portai la main à son cœur ; il ne battait plus !... Ma mère ! mon dieu ! milord !... elle était morte... dans mes bras !!

— Et toi, malheureuse enfant ! que devins-tu ? dit Arthur après un long silence.

— Hélas ! reprit la jeune fille toute en larmes, j'appelai, je criai pitié ! secours ! et personne n'ayant répondu, je tombai moi-même sans connaissance auprès de ma mère... deux jours après, seulement, j'appris de maître Hompson que j'avais été transportée chez lui par quelques paysans de la montagne qui avaient rendu les derniers devoirs à celle que la mort n'avait si cruellement enlevée... C'est là qu'elle repose, milord, c'est là qu'elle m'a entendu faire un vœu que j'aurai le courage d'accomplir tant qu'il y aura une goutte de sang dans mon cœur : celui de venir chaque nuit prier sur sa tombe et, quand le vent siffle, quand la tempête gronde de placer un petit fanal, au sommet de la tour, afin d'empêcher, s'il est possible, nos malheureux marins d'approcher des rescifs.

À ces mots le capitaine de la *Claymore* sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Il était prêt à serrer Anna dans ses bras, en l'appelant son ange sauveur ; mais il se retint.

— Ainsi hier, poursuivit l'ouvrière de maître Hompson, il m'a semblé entendre le sillage d'un navire et, comme la nuit était bien sombre, de crainte que ma petite lumière ne fût pas aperçue, j'ai brûlé mon voile.

— Et ses cendres ! ses cendres ! où sont-elles ! s'écria Arthur transporté, hors de lui ; le vent les a emportées, n'est-ce pas ? et moi je les paierais de toute ma fortune... Ecoute, jeune fille, cent cinquante hommes, braves gens, doivent la vie à ton généreux courage, à ta touchante piété filiale : dis ce qui peut sur la terre payer ce bienfait, cherches, c'est à toi.

— Que dites vous ! se peut-il mon Dieu ! au moyen de ce voile enflammé, j'aurais réussi à avertir un navire des dangers de la côte !

— Et ce navire qui, sans toi, se serait brisé sur les rochers comme celui de ton malheureux père, c'est le mien ! Les matelots qui le montaient, ce sont mes matelots, c'est ma famille à moi ! Comprends-tu mainte-

nant pourquoi je suis venu cette nuit au château des vierges ?

— Quoi ! milord ! il se pourrait...

— Anna ! ma fortune est à toi ; dispose-en ; que veux-tu ? que désires-tu ?

— Si vous croyez me devoir quelque reconnaissance, ne songez pas à moi, milord ; il y a des veuves, des orphelins, à qui la mer a tout ravi ; cherchez les, faites leur quelque bien ; je serai heureuse.

— Ne pouvons-nous donc les chercher ensemble, et, ensemble, les secourir : dis, Anna !

— Milord !

— Fille de marin refuseras-tu d'unir ton sort à celui d'un marin qui t'aime avec idolâtrie et qui te conjure à genoux d'accepter tout ce que tu lui as courageusement conservé... Anna ! a toi mon nom, mon âme, ma vie !

— Vous oubliez, milord, que je ne suis qu'une pauvre fille.

— Tu es un ange. Avant de t'avoir retrouvée dans les ruines de ce château, j'avais déjà puisé dans tes regards comme une révélation du bonheur : Je t'aimais ; juges maintenant tout ce que j'ai dû éprouver de ravissement, de joie déliante, en apprenant que cet amour s'adressait à celle qui m'a sauvé... Anna ! je t'aime ; oh ! je t'aime de toutes les forces de mon âme !

— Assez, milord... Je ne puis être à vous.

— Que dis-tu !

— Non, non, c'est impossible !

— Impossible ! oh ! tu ne m'aimes pas.

— Il y a entre nous une barrière infranchissable, dit Anna avec un trouble qu'elle s'efforçait de cacher.

— Au nom du ciel, expliques-toi ?

— J'ai fait vœu à la vierge de consacrer mes jours à préserver des abords de cette côte nos malheureux marins ; ce vœu m'est aujourd'hui plus cher, plus sacré que jamais puisqu'il vous a sauvé la vie ;... je ne le trahirai pas.

— Ce vœu est sans force, sans valeur, si tu es à moi.

— Mais, pour être à vous, Arthur, ne faut-il pas, au pied des autels, faire aussi un vœu, prononcer un serment ?

— Eh bien !

— Je ne le puis, sans être parjure... J'appartiens à la Vierge.

— Tu veux donc me désespérer !

— Je lui appartiens, mon ami, par un vœu solennel, prononcé sur la tombe de ma mère et dont personne au monde ne peut me relever.

— Excepté moi qui t'en releverai dès demain, s'écria Arthur comme si une inspiration du ciel était descendue tout-à-coup dans son âme ; oui, Anna, si Dieu t'a donné cette sainte pensée de vouer ta vie aux infortunés, entraînés vers ces parages, il me donne à moi le moyen de te rendre

au bonheur. Adieu donc, Anna, à demain !

— Mais quel est votre dessein !

— Tu le sauras demain, adieu !

Et le jeune homme disparut.

La jeune fille, toute heureuse de se sentir ba tre le cœur d'espérance et d'amour, passa le reste de la nuit à prier au tombeau de sa mère.

## VI.

Le lendemain, au moment où la lune se levait calme et silencieuse, le capitaine de la *Claymore*, suivi de tout son équipage, s'arrêta devant la maison du tailleur Hompson et trouva, sur le bas de la boutique, la jeune ouvrière qui travaillait encore.

— Anna, lui dit-il, le contrat qui nous lie l'un à l'autre, est écrit sur la tombe de ta mère ; ce con rat n'annule point, il éternise au contraire le vœu touchant auquel moi et tous ces braves gens nous devons l'existence ; Viens le lire, tu en jugeras par toi-même.

Et la jeune ouvrière, entourée de tous les matelots de la *Claymore*, se laissa conduire au château des Vierges, jusque à la porte éminence petite au bas de laquelle étaient ensevelis les restes de sa mère.

Là s'élevait une immense croix de signaux, surmontée d'un phare qui éclairait toute la côte. A cette vue, Anna se prosterna sur la pierre et y lut d'une voix tremblante, l'inscription suivante :

Ici repose l'épouse d'un marin infortuné, *Puisse se phare élevé sur sa tombe toujours protéger le navigateur contre la tempête : c'est le vœu de sa fille, Lady Anna Macdonald !*

— Macdonald ! c'est mon nom à moi, dit Arthur, faudra-t-il l'effacer ?

— Oh ! non, s'écria la jeune fille en lui tendant la main ; à toi, à toi, maintenant et toujours.

C. LAINET DE LA LONDE,  
Bibliothécaire.

—:o:—

## UN ROI DANS LA CAMPINE.

### I.

Non loin du village de L..., dans la Campine auvernoise, on pouvait voir, il y a quelques années, à l'extrémité d'une allée de tilleuls, les portes, les volets verts et le toit de paille, long et incliné d'une jolie ferme. D'un côté de l'habitation du paysan sa grange aux murs d'argile. Pierre Van Laugendyk était actif propriétaire de cette ferme. Grâce à un travail incessant et à une lutte infatigable contre l'aridité du sol de la bruyère, il jouissait d'un certain bien-être, et il pouvait passer au village presque pour un homme riche.

A une portée d'arc de cette ferme s'en trouvait une autre ayant à peu près la même importance qu'à la première. Cette dernière était habitée par Henri Roster, un bon ami de Pierre. Les deux paysans se rendaient mutuellement service, comme de bons paysans qu'ils étaient. Pendant la moisson et en d'autres circonstances extraordinaires qui exigeaient de la célérité, ils s'entraidaient et se prêtaient leurs domestiques et leurs ouvriers; en un mot, ils vivaient comme deux frères qui cultivent le même champ.

Cependant ils étaient de caractères tout opposés; aussi doux et aussi débonnaire était le naturel de Pierre, aussi rude et aussi emporté se montrait Henri à la moindre offense. Pierre aimait à rire et à plaisanter; on le recherchait et on l'accueillait avec joie dans les cabarets comme un gai compagnon. Son ami, bien qu'oyre tout à sa force athlétique et ses emportements, était néanmoins bien reçu aussi, parce qu'il rendait toutes sortes de bons services aux autres quand il était de bonne humeur et que souvent il dirigeait leurs fêtes avec le plus joyeux entrain. Chacun des deux paysans comptait une quarantaine d'années.

Mais leurs enfants, qu'ils aimaient avec une incroyable passion, formaient peut-être le lien le plus fort qui les unit. Souvent, lorsque Henri revenait chez lui ivre et de mauvaise humeur et que l'on avait à craindre que celle-ci ne se traduisit en orage la petite Anna, son unique enfant, accourait vers lui, prenait ses mains, le caressait ou bien grimait sur ses genoux, enlaçait ses petits bras autour de son cou et l'embrassait avec tant d'effusion qu'à l'instant même sa physionomie se rassérénait. Alors un sourire céleste errait sur ses lèvres et il adoucissait sa voix pour cajoler la chère petite.

Pierre n'avait aussi qu'un seul enfant. Bernard, c'était son nom, était un garçon de treize ans, doux et de bon caractère, l'image vivante de son père; un véritable enfant de la Campine, vigoureux, bien découplé, portant sur les joues les couleurs de la santé, et aidant déjà, malgré son jeune âge, son père dans ses travaux habituels des champs.

Anna chérissait le jeune Bernard et était fidèle compagne de ses jeux, et lui il défendait la charmante petite contre les plaisanteries et les espiègleries de leurs camarades d'école et de jeux. Ils dirigeaient ordinairement leurs troupeaux vers les mêmes endroits de la bruyère, et le jeu leur offrait peu d'agrément lorsqu'ils ne s'y livraient pas ensemble. Bernard arrangeait des flûtes et des moulins pour Anna, et celle-ci partageait avec lui les fruits dont elle avait toujours, grâce à sa mère, les poches bourrées.

Les deux paysans étaient heureux de la bonne intelligence qui régnait entre leurs enfants, et ils se promettaient de les marier ensemble si les années ne modifiaient pas les sentiments qui les animait aujourd'hui.

Dans chacun des deux ménages régnait donc constamment la paix et le bonheur; ils n'étaient troublés parfois que par un temps défavorable, par une récolte mauvaise ou moins bonne que d'habitude, ou par les emportements d'Henri.

C'était au déclin d'un beau jour du mois d'août, le soleil, qui touchait à l'horizon, colorait celui-ci d'un feu ardent, ou bien il se jouait sous mille formes entre les branches des arbres, dont il faisait reluire de mille teintes fantastiques les feuilles jaunissantes.

Les campagnes retentissaient des joyeux appels des vachers qui, par des chants ou les cris connus, souhaitaient le bonsoir à leurs camarades, ou les invitaient à reconduire à l'étable leurs troupeaux repas.

Le mugissement et le beuglement des bœufs, l'abolement des chiens, et le bêlement des moutons donnaient un aspect vivant à la bruyère, en d'autres instants si tranquille.

Le laboureur n'avait cependant pas encore abandonné ses travaux; car ça et là des chevaux et des bœufs traînaient, à travers les chemins tortueux, des chariots pesamment chargés de la récolte du sarrasin, pendant que les échos répétaient au loin le bruit cadencé des fléaux.

A l'extrémité de l'allée de tilleuls, dans la cour de la ferme de Pierre, on apercevait de grandes meules de paille déjà battue; sur le sol gisait du grain en abondance, et plusieurs domestiques et ouvriers armés de fléaux, de fourches et de tridents, se reposant joyeusement sur leurs outils, paraissaient attendre de nouvelles provisions. Ils étaient haletants de fatigue et la sueur ruisselait le long de leurs joues hâlées; cependant ils étaient impatients et gais, et un bourdonnement de bonne humeur courait parmi eux.

Tout à coup une servante poussa un cri de bonheur, et, légère comme une biche, elle courut dans la direction de l'allée de tilleuls; au même instant les autres travailleurs levèrent en l'air leur fourches et leurs tridents et s'élançèrent du même côté en poussant de bruyantes exclamations de joie.

Une charrette s'avavançait, majestueuse et lente, à travers l'allée. Le cheval était paré de branches verdoyantes, et sur la charrette, qui était chargée de sarrasin fauché, s'élevait une forte branche de sapin. Evidemment c'était ce qui restait de la moisson.

Deux paysans, que l'on ne pouvait distinguer des autres que par leur ton impérative, conduisaient le cheval,

et un jeune garçon versait libéralement à la ronde, dans un gobelet de terre cuite, la bière d'orge qu'une jeune fille présentait tour à tour et avec des paroles d'encouragement à tous ceux qui accouraient. Les deux enfants donnaient le nom de père aux deux paysans qui marchaient en tête.

Cependant la charrette s'était rapprochée de la cour; la paille fut déchargée avec les longues fourches et jetée à terre; les servantes étendirent en minces couches ses longues tiges sur celles qui étaient déjà battues. Huit fléaux s'élevèrent et s'abattirent tous à la fois sur le sarrasin avec un retentissement dont l'ensemble décuplait la force. Le battage continua sans relâche; le grain s'élançait en craquant des épis ouverts... Voyez, on en est arrivé à l'extrémité de la couche, les fléaux retombe encore une fois avec un bruit étourdissant, puis ils se relèvent et tournoient au-dessus des têtes au cri trois fois répété de hurra!

C'est la fin de la moisson.

On secoua la paille et on la balaya sur un tas; les graines furent ramassées, mesurées et renfermées dans des sacs, et la foule joyeuse se précipita tumultueusement dans la vaste chambre de l'habitation rustique où vis-à-vis du foyer, se trouvait une grande table de chêne sur laquelle brillait une terrine remplie de gâteaux de farine de sarrasin confectionnés par l'active ménagère Gertrude. Chacun satisfait avec une avidité voluptueuse la faim qui l'aiguillonnait, et de vastes cruches pleines de bonne bière d'orge furent vidées sans répit par les invités.

La boisson délia les langues, et les chants joyeux, les plaisants propos et les exclamations de toutes espèces firent retentir toute la ferme. On répéta toutes les chansons campinoises, et l'on fêta dignement la rentrée du dernier chariot de la moisson.

Cependant les deux paysans s'étaient assis sous le vaste manteau de la cheminée devant un feu de tourbe; ils tirèrent de leur poche une petite pipe noircie par un long usage et se mirent à lancer joyeusement des bouffées de fumée vers le plafond.

« Ah! Henri, s'écria Pierre en riant, dimanche prochain il fera gai au village; nous allons encore une fois nous amuser comme il faut.

— On dit que plusieurs *gildes*,\* viendront disputer le prix du tir, dit Henri.

— Oui, oui; les gaillards d'Oost et de Westmal, d'Hoogstracten, de Westwezel et de je ne sais combien d'autres villages ne resteront pas en arrière. En outre, la solennité du tir qui aura lieu à l'effet de désigner un roi, attirera une foule de monde.

\* Prononcez *gildes*; qualification générale des corporations flamandes.

—Mais qui donc exercera cette année la royauté dans la *gilde* de Saint-Sébastien ? L'ancien roi ne parviendrait-il pas à prolonger son règne en se faisant proclamer empereur ?

—C'est ce que nous verrons, dit impétueusement Henri ; nous avons déjà un syndic et un roi ; si nous avions encore un empereur, ce serait à ne plus y tenir avec toutes ces autorités !

—Auriez-vous peut-être l'intention, dit Pierre en riant, de tenter, vous-même le sort ?

—Et pourquoi pas, surtout si on ne laisse pas l'ancien roi, ainsi qu'on l'a fait l'année dernière, abattre l'oiseau sans le lui disputer !

—Ah ! ah ! il me semblait bien qu'il y avait aussi chez vous quelque ambition en jeu. Eh ! eh ! pourvu que vous ne vous entendiez pas mieux à manier la fourche et la bêche qu'à vous servir de l'arc ! Vous souvient-il encore des trois coups perdus que vous avez tirés la dernière fois ?

La plaisanterie ne fut aucunement du goût d'Henri. Il fronça les sourcils et dit avec embarras :

—Un véritable malheur ! Toutefois, si ce n'est pas moi qui abats l'oiseau, ce ne sera pas vous non plus.

—Je n'en sais rien : mais je parie une tonne de bière d'orge que je suspendrai à ma poitrine l'écusson du roi plus tôt que vous, bien que vous vous en vantiez.

—Vous ! vous ! s'écria Henri avec énergie, je parie deux tonnes de bière que vous ne toucherez pas même une des ailes ! Par Saint-Sébastien ! je le veux maintenant, et personne autre que moi n'abattrait l'oiseau dimanche prochain !...

Echauffé par la boisson, Pierre eût sans doute vivement répondu à Henri et la discussion eût pu dégénérer en une violente dispute ; car Henri, dans son emportement, frappait déjà du pied dans les cendres, avec une telle impatience, que des nuages de poussière s'en élevaient autour de lui, et il avait brisé le tuyau de sa pipe entre ses dents ; mais la petite Anna accourut en ce moment, grimpa sur ses genoux et lui dit en le caressant :

### UNE HISTOIRE ÉTRANGE,

Mais parfaitement authentique s'est passée dernièrement à Littowk, frontière russe : "Deux juifs, père et fils, raconte le journal, vivaient depuis longtemps en mauvaise intelligence. Ce dernier finit, moyennant vingt-cinq roubles, par engager un brave paysan à faciliter au vieillard le départ de cette vallée de larmes. Au jour fixé pour l'exécution du crime le paysan eut des scrupules, alla trouver la victime désignée et lui confessa tout. Le père lui fit promettre de dire à son fils que le crime était consommé et lui donna un cafetan qu'il devait lui ap-

porter comme preuve. Ensuite il se rendit chez le rabbin, Joseph Beer, auquel il raconta le cas. Celui-ci, après mûre réflexion, s'arrêta au parti suivant : il alla voir le fils auquel il dit que son père assassiné lui était apparu en songe et demandait à son assassin s'il voulait se présenter devant la justice céleste ou humaine ? Le fils altéré préféra liquider l'affaire ici-bas et fut cité chez le rabbin, où dix membres influents de la commune l'attendaient. Le père se trouva placé derrière un rideau. A l'entrée de l'accusé, les juges se levèrent et le rabbin invita solennellement l'esprit du mort à formuler son accusation. A peine le fils eut-il reconnu la voix de son père qu'il tomba par terre "foudroyé." "La terreur l'avait tué." Le procureur-général a fait arrêter le rabbin ainsi que les membres de son tribunal improvisé.

—:o:—

### VARIÉTÉS.

Vous entendez tous les jours dire par des personnes du monde :

"J'ai rencontré hier monsieur un tel avec sa dame. Mais dites donc avec sa femme, si vous voulez parler le langage de bonne compagnie.

On encore :

Madame X...est venu me voir hier avec sa demoiselle.

Sa fille, s'il vous plaît. Voilà ce qu'il faut dire.

De même qu'il faut dire qu'on a assisté à un dîner ou à une réunion d'hommes ou de femmes, et non de messieurs et de dames.

On demande à quelqu'un des nouvelles, soit de sa femme, si l'on est assez intime pour cela, soit de madame... (en y ajoutant le nom du mari) mais jamais des nouvelles de votre dame.

On dit encore vos petites filles, mesdemoiselles vos filles, vos jolies petites filles, etc., mais jamais vos petites demoiselles, votre dame et vos demoiselles, toutes locutions qui sentent l'anti-chambre.

\*.\*

Un bon cultivateur, maire d'une commune de l'arrondissement de Montmédy, racontait le grand embarras dans lequel il s'était trouvé et dont il s'était tiré fort adroitement.

Un enfant lui était né depuis trois jours, et l'adjoint venant de mourir, il fallait cependant dresser l'acte de naissance. Le maire, père de l'enfant, après avoir mûrement réfléchi, s'en acquitta de la manière suivante :

"Ce jourd'hui, étant accompagné de tels et tels, je suis comparu devant moi, maire de la commune, à l'effet de déclarer que ma femme vient d'accoucher d'un enfant vivant et bien constitué.

Sur ma demande de quel sexe est l'enfant et quels étaient ses père et mère, je me suis répondu qu'il est du sexe masculin, et fils de moi François Protin, et de Marie Lesquire, mon épouse ; en foi de quoi, j'ai signé le présent avec moi, maire, et les dits témoins.

Signé :

FRS. PROTIN, maire.  
et FRs. PROTIN, Père."

\*.\*

La jalousie fait d'un homme une femme et d'une femme un homme.

Un paysan entre chez un opticien, et demande une paire de lunettes "pour lire." Le marchand lui fait essayer d'abord tous les numéros pour myope. A chaque paire le paysan dit invariablement :

—Je ne peut pas lire.

—Alors, dit l'opticien, c'est que vous n'êtes pas myope.

—C'est bien possible, dit le paysan.

On lui fait essayer tous les numéros pour presbyte, et il dit toujours,

—Je ne peux pas lire.

—Ah ça ! finit par s'écrier l'opticien, est-ce que vous ne sauriez pas lire ?

—Pardi ! puisque c'est pour lire que j'demande des lunettes.

\*.\*

Je respirais l'air embaumé des champs. Je vis, au bord d'une mare, un pauvre paysan qui attrapait des grenouilles, les égorgait, les écorchait et les avalait— sans seulement les regarder.

Tout à coup, le sans-façon de cet homme m'arracha un cri :

—Ah ! prenez garde, mon brave...ce sont des crapauds que vous allez manger là !

—Vous croyez ?

—J'en suis sûr !...

—TANT PIRE POUR EUXSE ! fit tranquillement mon homme, la bouche-pleine !

\*.\*

Un bourgeois arrive avec sa femme dans un théâtre où l'on s'arrache les spectateurs.

La dame porte dans ses bras un enfant en bas âge.

—Vous n'avez que deux places dit le contrôleur, et votre enfant doit payer.

—Ce petit là ?

—Certainement ; je ne puis le laisser entrer avec vous.

—Eh bien, gardez-le jusqu'à la fin du spectacle dit la mère en déposant le bébé sur le contrôle, voici mon biberon ; vous lui en donnerez quand il criera ....

\*.\*

Entre un célibataire et un homme marié :

Eh bien ! ça ne va donc pas ? demande le célibataire. Tu as l'air tout triste. Et ta femme ?

—Ah ! mon cher, je l'aimais tellement les six premier mois de notre mariage, que j'aurais pu la dévorer.

—Et maintenant ?

—Si tu savais combien je regrette de ne pas l'avoir fait...

## JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

### CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an ..... \$0.50  
Six mois ..... 0.25  
Un numéro ..... 0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc. devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,  
170½ rue Sparks, Ottawa.